



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

BIFAO 65 (1967), p. 1-23

Jules Leroy

Un témoignage inédit sur l'état du monastère des Syriens au Wadi 'n Natrûn au début du XVI^e siècle [avec 1 planche].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

UN TÉMOIGNAGE INÉDIT
SUR L'ÉTAT DU MONASTÈRE DES SYRIENS
AU WADI 'N NATRÛN
AU DÉBUT DU XVI^{ÈME} SIÈCLE

PAR

JULES LEROY

Deir Suriâni est, avec les couvents de Baramus, d'Abû Makar et d'Anba Bishoï, un des rares survivants des innombrables monastères et cellules de moines édifiés au Wadi 'n Natrûn dès les origines du monachisme.

Dans son état actuel, résultat de nombreuses réfections ou d'ajoutes dont on ne peut pas toujours préciser la date, le monastère des Syriens forme un imposant quadrilatère quelque peu irrégulier de 150 m. environ dans sa plus grande longueur (au sud) et de 50 m. dans sa plus grande largeur (à l'est), entouré de hautes murailles ne comportant qu'une seule entrée dans le mur nord. Dans cette enceinte sont groupés les éléments qui composent essentiellement tout monastère : bâtiments claustraux proprement dits, cellules des moines, jardins. Deux éléments d'architecture y frappent le premier regard, les nombreuses églises à coupoles et surtout la tour carrée, le *Qasr*, qui se voit dans la majorité des couvents égyptiens, tour nécessitée, autant que les murailles aveugles, par les attaques des bédouins ou des brigands.

Grâce aux magnifiques volumes écrits par H. E. White et ses collaborateurs après la mission entreprise par le Metropolitan Museum of Arts de New York en 1910⁽¹⁾, nous n'ignorons plus grand-chose ni de son développement archéologique et architectural, ni de son histoire intérieure. Celle-ci suit dans ses grandes lignes l'histoire

⁽¹⁾ H. G. EVELYN WHITE, *The Monasteries of the Wâdi 'n Natrun. Part I. New Coptic Texts from the Monastery of S. Macarius*, New York, 1926, Part II. *The History of the Monasteries of Nitria and Scetis*, *ibid.*, 1932, Part III, *The Architecture and Archaeology*, *ibid.*, 1933.

des autres couvents. Sa fondation remonte sans doute à la première moitié du VI^e siècle, aux environs de 535, sans qu'on puisse être plus précis. Elle semble bien en effet être liée aux troubles apportés en certains des monastères du Wadi par les luttes entre monophysites sévériens et julianites, puis aussi des gaïanites, hérétiques qui croyaient le Christ naturellement impassible⁽¹⁾, et diminuaient le rôle reconnu à la Vierge, très honorée dans l'Eglise copte, comme dans le reste du monde chrétien, après les définitions du concile d'Ephèse (431). L'apparition, presque en même temps, de quatre monastères dédiés à la Théotokos dans la dépendance des autres grands couvents (Baramus, Abû Makar, Bishoï et Jean Colobos, maintenant détruit) donne à penser à White qu'ils ne furent, à l'origine, que des « doubles » de ceux-ci et destinés à abriter les moines fervents de la Vierge-mère. C'est en tout cas sous cette forme de « double » du couvent de Bishoï, dont il est séparé par une distance de 500 m. que notre monastère apparaît dans les textes où il est appelé : « couvent de la Mère de Dieu d'Anba Bishoï » ou « dans le domaine d'Anba Bishoï ». L'appellation « des Syriens » est d'origine populaire.

Copte à l'origine, c'est-à-dire abritant des Egyptiens, Deir Suriâni devint la propriété de moines parlant syriaque au cours du VIII^e siècle. Les luttes théologiques signalées plus haut ayant pris fin, on peut supposer que tous les moines réintégrèrent le couvent de Bishoï, laissant ainsi son « double » inhabité. C'est alors qu'un riche notable de Tagrit⁽²⁾ établi à Babylone d'Egypte, c'est-à-dire Fostat, en fit l'acquisition avec quelques compatriotes formant avec lui une sorte de colonie de chrétiens Tagritains, probablement adonnés au commerce. Les circonstances du transfert de propriété sont rapportées dans une note ajoutée sur une page blanche du manuscrit syriaque n° 27 de la Bibliothèque Nationale. La date exacte de la transaction, non indiquée, doit se placer vers l'année 710. Du moins connaissons-nous le prix payé : 12000 dinars⁽³⁾. Le monastère ainsi soustrait à la juridiction du patriarche copte d'Alexandrie passa sous le contrôle des Tagritains et demeura pour une dizaine de siècles le séjour de moines de langue syriaque, alimenté en moines par les provinces syriennes. Ainsi fut-il un témoin du christianisme jacobite en terre d'Egypte. Loin

⁽¹⁾ Voir en dernier lieu, J. JARRY, *Le gaïanisme, un ramassis d'hérésies*, BIFAO, LXIII, 1965, p. 121-130.

⁽²⁾ Aujourd'hui Takrit ou Tikrit. Voir art. Takrit dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (J. H.

KRAMERS). Sur la Tagrit chrétienne, J. B. FIEY, *Assyrie chrétienne*, t. II, Beyrouth, s. d. (1965), p. 878 (références).

⁽³⁾ H. G. EVELYN WHITE, *loc. cit.*, t. II pl. VI.

de se tenir à l'écart des Coptes, il servit de trait d'union entre les deux chrétiens et c'est toujours en faisant référence aux deux patriarches, celui d'Alexandrie et celui d'Antioche, que ses actes sont datés.

Mis à sac et détruit vers 817, comme ses voisins, par les raids des Arabes du désert, le monastère fut rapidement reconstruit (v. 850). De cette époque datent et les murailles et le *Qasr*, deux éléments, qui le rangent dans la catégorie des monastères fortifiés du moyen âge. Il eut la chance, à la fin du même siècle, de recevoir parmi ses novices un jeune homme originaire de Nisibe, Moyse, appelé à devenir abbé. Il l'était en 914. Homme de science et de goût, il marqua profondément le destin du monastère des Syriens, non seulement en enrichissant l'église, reconstruite en 850, d'œuvres d'art conservées jusqu'à nous, mais en constituant le noyau de sa bibliothèque. A sa mort, vers 943, celle-ci possédait les plus vénérables manuscrits qui nous aient été conservés de l'antiquité syriaque. Après lui, ses successeurs n'eurent qu'à ajouter de nouveaux livres, à les conserver, les rénover, pour faire du dépôt de Deir Suriāni, comme nous allons le dire, l'une des principales bibliothèques monastiques du moyen âge, et certainement la collection la plus riche et la plus représentative de la littérature syriaque.

La fin du siècle fut marquée par une grande famine, résultat de nouveaux raids des bédouins. Le monastère en subit les conséquences, mais son importance et sa réputation n'en furent pas atteintes. Aussi reçut-il en 978 la visite du patriarche d'Alexandrie, Abraham. Il est vrai que celui-ci était un laïc syrien élevé à la dignité patriarchale sans être passé, comme c'était la coutume, par la vie monastique. Il devait donc être naturellement enclin à favoriser ses compatriotes du désert. Les raisons de cette élection si peu conforme à la tradition doivent être cherchées dans des événements qui ne nous sont pas connus, pas plus que celles qui firent passer pour un temps (en 987) le monastère des Syriens sous le patronage du patriarche copte.

Quelle était la nature de ces liens? Aucune source ne nous l'indique. Mais ce changement momentané de situation ne modifia en rien la vie intérieure du couvent, qui demeura un centre uniquement syriaque et un îlot de refuge pour les persécutés des régions orientales. Ce fut le cas vers 1088. A ce moment sa population passa de 60 moines à 70, par l'arrivée de religieux de Syrie-Palestine fuyant l'invasion turque. Ces «étrangers», comme on les appelle dans les textes, ne firent d'ailleurs qu'un séjour limité. Néanmoins, même après leur départ, le couvent garda le troisième rang dans la liste des monastères du Wadi 'n Natrūn, après Jean Colobos avec 165 moines

tandis que Baramus en comptait 400. Cette différence de nombre s'explique naturellement par le fait que le recrutement se faisait en dehors des habitants de l'Egypte.

Plus d'un siècle après, le même événement se reproduisit. Deir Suriâni vit arriver à lui de nouveaux moines « étrangers » fuyant cette fois les Mongols (v. 1254). Parmi eux se trouvaient deux scribes, Behnâm du Seistan et Bâkôs de Mossoul. Nous les retrouverons plus tard en décrivant les accroissements de la bibliothèque.

Le XIV^e siècle est une époque de calamités pour tous les couvents du Wadi 'n Natrûn. Jusqu'en 1346, ils offrent un état généralement satisfaisant, mais après cette date le silence se fait insensiblement sur eux, et quand, par hasard, leurs noms réapparaissent dans les histoires et chroniques, c'est pour souligner leur situation misérable. Généralement ce sont d'ailleurs des allusions à Deir Suriâni, comme si les autres n'existaient plus, qui permettent de suivre les étapes de la décadence. Celle-ci se trouve hâtée dans la deuxième partie du siècle, non plus par les incursions hostiles des bédouins, mais par la grande peste, suivie en 1374 de la famine. Ces fléaux s'engendrent les uns les autres. La dépopulation, conséquence de la mortalité, fait abandonner le système d'irrigation du Nil d'où dépend la vie. Plus de main-d'œuvre, plus de récolte. La vie monastique disparaît. En 1413 un moine de Qarqâmin dans le Tûr 'Abdin, de passage au Wadi 'n Natrûn, s'arrête à Deir Suriâni : il n'y trouve qu'un habitant. À la fin du XV^e siècle cependant le monastère reprend vie par l'arrivée de moines libanais et orientaux. Mais c'est pour peu de temps. Au XVII^e siècle, quand les Européens commencent à visiter le désert de Scété, il est encore fait mention de lui. Thévenot (1657)⁽¹⁾ et Vansleb (1672)⁽²⁾ le signalent et constatent que le monastère contient deux églises, une pour les Syriaques, l'autre pour les Coptes. C'est le signe que l'élément syrien s'atténue. Il disparaît totalement au XVIII^e siècle. Sonnini, (1778)⁽³⁾ le visite et constate d'après son nom « qu'il a été autrefois la résidence de moines syriaques, qui l'ont abandonné aux coptes »⁽⁴⁾. Désormais ceux-ci vont

⁽¹⁾ M. de THÉVENOT, *Voyages par M. de Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique* T. II, Paris 1689, chap. LXXI.

⁽²⁾ J. M. VANSLEB, *Nouvelle relation en forme de journal du voyage fait en Egypte en 1672 et 1673*, Paris, 1677, p. 226 sv.

⁽³⁾ C. N. S. SONNINI de MANONCOURT, *Voyages en Haute et Basse-Egypte* (trad. angl. HUNTER, *Travels in Upper and Lower Egypt*, Londres,

1799, t. II, p. 142 sv.).

⁽⁴⁾ Les renseignements de tous les voyageurs qui se sont succédés au Wadi 'n Natrûn pendant les XVII^e et XVIII^e siècles sont réunis dans EVELYN WHITE, t. II, p. 417-480. Sur les voyageurs français, J.-M. CARRÉ, *Voyageurs et écrivains français en Egypte*, I. Le Caire, 1932, p. 24-28 (THÉVENOT), 29-35 (VANSLEB), 47-55 (P. SICARD), 107-115 (SONNINI).

l'habiter, en donnant une petite place à des moines abyssins, qui ne manquent pas d'étonner par leur présence Lord Curzon lors de son voyage de 1837⁽¹⁾.

* * *

Peu de faits saillants dans cette histoire, largement résumée, de dix siècles. Rien en tout cas qui ait affecté la vie de l'Eglise copte ou la vie politique d'Egypte. Rien non plus qui s'affirme comme un élément déterminant du christianisme syriaque, sauf dans le domaine culturel, le seul qui pour l'instant attire notre attention.

Il conviendrait sous ce rapport d'accorder ici une large place aux expressions plastiques dont le couvent conserve encore aujourd'hui les preuves. Sans négliger quelques œuvres de moindre mérite, comme le très beau reliquaire de bois sculpté conservé dans l'église principale de El 'Adra⁽²⁾, il importeraît de s'attarder sur ses deux remarquables portes en bois avec incrustations d'ivoire commandées par Moyse de Nisibe. Leurs inscriptions en caractères syriaques estranghéo rappellent celles de Mar Behnām, le grand monastère syrien de Mésopotamie⁽³⁾. Elles introduisent un élément syrien dans un ensemble décoratif si évidemment tulunide⁽⁴⁾. Il faudrait aussi rappeler l'existence à El 'Adra des trois fresques relativement bien conservées, mais très mal éclairées, qu'on peut considérer jusqu'à ce jour comme un des rares témoins de la peinture chrétienne de Syrie appliquée à la décoration des murailles⁽⁵⁾. L'évaluation

⁽¹⁾ R. CURZON, *Visits to the Monasteries in the Levant*, Londres 1849, p. 74 sv.

⁽²⁾ EVELYN WHITE, *loc. cit.* III, pl. LXIII, A et B.

⁽³⁾ Sur les portes de Mar Behnām, E. SARRE-E. HERZFELD, *Archaeologische Reise im Euphrat- und Tigris Gebiete*, II, Berlin 1920, p. 245, 247, 265-268, 277; C. PREUSSER, *Nordmesopotamische Baudenkmäler*, Leipzig, 1911, pl. 10, 11, 12. Sur celles de Deir Suriāni, J. STRZYGOWSKY, *Der Schmück der älteren el-Hadrakirche der sketischen Wüste, Oriens Christianus*, IV, 1904, n. 365 sv. Le rapprochement entre ces deux monuments est fait ici uniquement à cause de la manière de décorer les portes, et non à cause du style. Leur âge respectif est également très diffé-

rent, comme vient de le montrer J. FIEY, *Assyrie chrétienne*, p. 68 sv. en attribuant avec des raisons très valables la construction des portes de Mar Behnām au milieu du XIII^e siècle (et non au XII^e finissant, comme nous l'avions cru à la suite de H. POGNON et E. HERZFELD, dans notre livre *Moines et Monastères de Proche-Orient*, Paris, 1958, p. 234).

⁽⁴⁾ Reproduction, EVELYN WHITE, *loc. cit.*, III, pl. LXX et LXXI. S. FLURY, *Samarra und die Ornamentik der Moschee des Ibn Tūlūn, Der Islam*, VI, 1913, p. 429-431, traite du style des stucs de Deir Suriāni qu'il rattache à celui de Samarra.

⁽⁵⁾ EVELYN WHITE, *loc. cit.*, III, pl. LVII, LXI, LXII. J. LEROY, *Les manuscrits syriaques à peintures*, Paris, 1965, p. 81-87. Ce

de ces œuvres d'art, déjà faite par White⁽¹⁾ pourrait être reprise avec fruit, si l'on se décidait à leur restauration. Un nouvel examen de leur valeur artistique nous entraînerait trop loin de notre sujet qui concerne avant tout un autre aspect de l'intérêt culturel de Deir Suriāni, à savoir les livres de sa bibliothèque, précieux à maints égards, dont les manuscrits sont aujourd'hui disséminés et répartis entre les grandes bibliothèques d'Europe⁽²⁾. Une bonne trentaine, demeurés cachés jusqu'à ces dernières années, sont toujours dans le couvent. Quelques-uns sont parmi les plus anciens que l'on connaisse⁽³⁾.

Personne n'était plus capable d'évaluer l'apport culturel de ce dépôt de livres que l'auteur du magistral catalogue des manuscrits syriaques du *British Museum*, l'orientaliste W. Wright. Dans son introduction, publiée au tome III, il consacre à ce sujet une huitaine de pages où il analyse, avec la pénétration de celui qui a lu et étudié dans le détail les livres confiés à ses soins, l'inappréciable contribution de cette « librairie» monastique à notre connaissance du passé chrétien d'Orient. Elle l'emporte, en quantité comme en qualité, sur bien des bibliothèques de couvents de notre moyen-âge latin et byzantin, voire islamique.

Quelques-uns des livres transportés de Deir Suriāni en Europe comptent parmi les plus anciens qui soient datés. L'un (*Add. 12.150*), provenant d'Edesse, porte la date de 411 ; un autre (*Add. 14.425*), d'Amid (Diarbakir), est de 464. C'est une portion de la bible en syriaque, voisine par l'âge des trois célèbres bibles grecques représentées par le *Vaticanus*, le *Sinaïticus* et l'*Alexandrinus*, qu'on s'accorde à placer au IV^e siècle ou au début du V^e. Un manuscrit de 474 (*Add. 17.182*), écrit à Damas, renferme les si curieuses *Démonstrations* d'Afraates, pleines de renseignements sur la première chrétienté de Perse. Le manuscrit a été écrit à peine 130 ans après la mort de l'auteur. Si l'on considère l'antiquité des manuscrits, il n'y en a pas moins de

caractère syrien accordé aux fresques avait été reconnu avant nous par le prince GEORG VON SACHSEN, *Die Fresken an Deir Suriani, Or. Christ.* N. S. III, 1913, p. 114 sv.

⁽¹⁾ EVELYN WHITE, *loc. cit.*, III, p. 180 sv.

⁽²⁾ Notamment à Londres, Paris, Vatican, etc. On jugera de l'importance donné au dépôt londonien par l'achat des manuscrits de D. S. en comparant le *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, Londres,

1870-1872, de Wright au *Catalogus codicum MSS. orientalium qui in Museo Britannico asservantur* de ROSEN et FORSHALL, Londres 1838. Ce dernier ne recensait que 78 ms. syriaques. Entre cette date et 1870 la bibliothèque s'est enrichie de 581 volumes, la plupart venus de D. S.

⁽³⁾ Leur catalogue paraîtra prochainement dans la revue *Vetus Testamentum* sous la signature de M. Murad Kamil.

vingt-sept qui appartiennent au vi^e siècle ; quatre au vii^e ; sept au viii^e ; huit au ix^e ; cinq au x^e. Et ce qui ajoute à leur intérêt, c'est que leur place chronologique ne leur est pas accordée selon des critères paléographiques toujours sujets à contestation, mais selon des inscriptions qui donnent l'année, et souvent même le jour, de leur rédaction. Il y a là une somme considérable de données utiles non seulement à l'histoire de l'écriture syriaque, mais aussi à la connaissance du développement historique de la pensée religieuse des Eglises qui ont employé ces livres.

C'est en cela en effet que réside leur principale importance, laquelle est double, car elle porte à la fois sur le domaine biblique et sur le domaine théologique, ou plutôt patristique.

Plusieurs volumes permettent de restituer critiquement le texte de la Peshitto du v^e au vii^e siècle. Répandu dans toutes les églises de Syrie-Mésopotamie par l'action de l'évêque Rabbūlā d'Edesse († 435), ce texte a joué le rôle imparti à la Vulgate dans le monde latin ; les manuscrits en sont donc très nombreux. Mais à côté de cette version, la bibliothèque de Deir Suriāni contenait aussi des exemplaires de versions plus élaborées, comme celle de Paul de Tella entre les années 615-617 qui nous livre derrière son texte celui des Septantes tel qu'il avait cours en Egypte au vii^e siècle. Elle possédait aussi des témoins de la version de Philoxène de Mabbūg († c. 523) et de celle, plus éclectique, de Jacques d'Edesse († 708). Ces deux derniers textes ne sont malheureusement conservés qu'en fragments. C'est sous cette même forme qu'on rencontre la plus ancienne version syriaque des Evangiles, celle à qui Cureton a donné son nom⁽¹⁾. Elle est contenue dans un manuscrit du v^e siècle. Outre trois manuscrits de la version dite harqléenne ou héracléenne, le couvent égyptien nous a livré d'importants fragments de la version utilisée par les Melkites de Palestine, transmise par un dialecte particulier et dans une écriture propre⁽²⁾. À tout cela s'ajoutent des textes d'Apocryphes. Mais il faut surtout signaler les assez nombreux exemplaires de *massore* syriaque. À l'exception d'un texte nestorien, d'ailleurs remarquable

⁽¹⁾ W. CURETON, *Remains of a very Ancient Recension of the IV Gospels in Syriac hitherto unknown in Europe* (= Add. 14451), Londres, 1858.

⁽²⁾ Sur l'ensemble des textes christo-palestiniens, F. SCHULTHESS, *Grammatik des christlich-palästinischen Aramaisch*, Tübingen, 1924 ; à compléter par F. ROSENTHAL, *Die*

aramäische Forschung seit Th. Nöldeke Veröffentlichungen, Leyde, 1939 (nouvelle éd. anast. 1964), p. 153-159. Nouveaux textes cités dans J. LEROY, *Les manuscrits syriaques à peintures*, Paris, 1965, p. 35-36. Voir aussi C. PERROT, *Un fragment christo-palestinien découvert à Khirbet Mird*, RB. LXX, 1963, p. 506-555.

(Add. 12.138), tous les livres de cette massore sont jacobites. On voit par leur témoignage que les savants qui ont établi et fixé la lecture des mots difficiles de la Bible, en usant de points, d'accents, de voyelles⁽¹⁾ ont porté leur attention non seulement sur le texte biblique lui-même, mais aussi sur ceux des écrivains grecs lus et interprétés dans leurs écoles théologiques, Basile, Grégoire de Nazianze, le pseudo Denys l'Aréopagite, Sévère d'Antioche, etc.

Massore et livres bibliques sont avant tout liés au service liturgique, élément principal de la vie du moine. On ne s'étonne pas alors du nombre imposant de manuscrits touchant les prières et les cérémonies. Comme ce sont des livres dont l'usage est constant, ils sont soumis souvent au renouvellement. De là vient que la plupart sont de date relativement récente. On trouve cependant dans le dépôt londonien un psautier de l'an 600, un fragment d'anaphore nestorienne du vi^e siècle, des collections d'hymnes et de chants, ainsi que des décisions canoniques portant sur les cérémonies et la vie générale des Eglises. La bibliothèque Vaticane a ramené aussi de Deir Suriāni un lectionnaire des évangiles très intéressant du vi^e siècle.

La littérature patristique — deuxième volet du diptyque — a une part non moindre que la Bible. Le moine de Deir Suriāni avait à sa disposition dans sa bibliothèque des textes de tous les Pères de l'Eglise, soit traduits soit dans leur langue originale, auxquels la chrétienté monophysite alimentait sa créance. Quelques docteurs nestoriens y figuraient aussi, comme Théodore de Mopsueste († 428) ou Išā' bar Nūn († 828), mais judicieusement amputés des passages qui contredisaient le credo jacobite. Cependant les plus anciens textes n'eurent pas à subir cette censure et les lacunes qu'on rencontre dans les manuscrits contenant les Pères de l'âge apostolique traduits de bonne heure en syriaque, Ignace d'Antioche, Clément de Rome, Polycarpe, etc. sont l'effet surtout du temps. Néanmoins Deir Suriāni est une des sources très appréciées pour les auteurs de la première littérature chrétienne. Du ii^e siècle il fournit la *Confession* de Justin, son *Discours aux Grecs*. D'Irénaée, malheureusement, on n'a que des extraits.

Les Œuvres patristiques du iv^e siècle sont plus abondantes, et elles sont de choix. Le manuscrit de 411 contient la *Théophanie* d'Eusèbe († 340) et son *Histoire des Martyrs de Palestine*, en traductions faites durant sa vie. Un manuscrit renferme

⁽¹⁾ F. NAU, art. *Syriaque (massore)*, Dict. de la Bible, col. 1910 sv.; A. BAUMSTARK, *Geschichte d. syr. Literatur*, Bonn, 1922, p. 259-260; J. B. SEGAL, *The diacritical Points and Accents in Syriac*, Oxford, 1953, p. 47.

l'*Histoire de l'Eglise* du même auteur, mais il ne comprend que les cinq premiers livres. Ce document est vénérable autant par sa matière que par son âge : il date de la première moitié du VI^e siècle, étant ainsi postérieur de peu au manuscrit de l'*Histoire d'Eusèbe* conservé à Leningrad écrit en 462⁽¹⁾. Sans doute peut-on voir dans la conservation de ces monuments de l'histoire de l'Eglise un des traits de la mentalité des chrétiens de Syrie qui ont toujours accordé une attention très prononcée à la description des événements du passé. Tous les chroniqueurs syriaques figuraient dans la bibliothèque du couvent égyptien. Tous, sauf le plus grand, Michel le Syrien († 1199). Par contre Bar Hebraeus, qui résume tous ses prédécesseurs y apparaît en plusieurs volumes.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les ouvrages de patristique autrefois conservés à la bibliothèque de Deir Suriāni. Cela reviendrait à aligner tous les noms de la littérature syriaque. Signalons seulement qu'en bien des cas, quand il s'agit de textes étrangers, le syriaque est seul à nous conserver des ouvrages qui ont été perdus dans leur état originel. Ainsi le fameux traité de Titus de Bosra *Contre les Manichéens* contenu dans un grand manuscrit de 411. Telles encore les œuvres principales de l'organisateur de l'Eglise Jacobite, Sévère d'Antioche († 519), très tôt traduites en syriaque par Georges, évêque des Arabes († 724) et Jacques d'Edesse.

Ce rappel du travail de traduction des œuvres théologiques nous introduit tout naturellement dans un des domaines les plus attachants de la culture syriaque, l'un de ceux qui, encore aujourd'hui, sont davantage capables d'attirer l'attention des hommes de notre époque, nous voulons parler de la littérature scientifique des Syriens. Ici encore Deir Suriāni joue le rôle capital de source de notre connaissance. C'est pour cela sans doute que Wright lui consacre la page finale de ses considérations sur la bibliothèque en évoquant les noms des deux plus grands traducteurs de cette littérature, Serge de Reshaīna († 536) et Jacques d'Edesse († 708), fondateurs de deux courants de traductions du grec en syriaque. L'un et l'autre, dit-il, « ont rendu dans leur langue presque toutes les œuvres de la littérature grecque les plus importantes dans les domaines de la théologie, de la philosophie (l'étude du langage incluse) et de la médecine. D'autres savants ont traduit leurs versions en arabe pour le bénéfice des caliphes abbassides, ou fait des versions originales ; les grands *literati*

⁽¹⁾ N. PIGULEVSKAIA, *Katalog sirijskikh Rukopisej Leningrada*, Palestinskij Sbornik VI, 1960, p. 95.

juifs d'Espagne, de France, d'Italie habillèrent l'arabe en vêtements hébreux ; et les étudiants de l'Europe médiévale s'assirent aux pieds des rabbis et rendirent leurs œuvres en latin. C'est ainsi que le savoir grec émigra d'Athènes et de Byzance à Edesse, d'Edesse à Bagdad, de Bagdad à Cordoue, Salerne et Montpellier⁽¹⁾. De cette littérature de traductions autrefois si riche, nous ne possédons plus que des débris misérables. Et cependant les « scholars » classiques trouvent digne de passer leur temps et de consacrer leur attention à l'étude de ces restes. De la main même de Sergius, nous avons les *Catégories* d'Aristote, le traité Περὶ κέσμου ἡρὸς Ἀλέξανδρον, un traité apocryphe sur l'âme, et l'*Isagogue* de Porphyre. Il a aussi traduit Galenus. A son école appartiennent les versions de Lucien, de Plutarque, de Themistius (sur la vertu et l'amitié), des *Geoponica* et probablement des lois de Constantin, Théodore et Léon. D'autres spécimens de ces travaux, nous les trouvons dans les versions d'Isocrate, du dialogue de Socrate intitulé *Arostipas*, des maximes attribuées à Pythagore, Théano et Ménandre ; des définitions de Platon et des Avis de Platon à son disciple. Les travaux d'Aristote engagèrent l'attention de Probus, auteur d'un commentaire *περὶ ἐργαστησ* et de Paul de Perse qui dédia ses travaux à Kosrau Nushirvan, roi de Perse⁽²⁾.

En beaucoup de cas, ici comme pour les œuvres patristiques, la version syriaque est la seule à nous conserver certaines œuvres païennes disparues dans leur texte original⁽³⁾.

Tous ces livres — auxquels s'ajoutent des études philologiques sur la grammaire et la langue syriaques — ayant un moment été conservés à la bibliothèque de Deir Suriāni, donnent à celle-ci une place considérable dans l'histoire générale de la culture, et l'on s'étonne de ne pas la voir figurer dans des travaux consacrés à l'histoire

⁽¹⁾ Mise au point récente de ce travail de traductions, J. M. MILLAS VALLICROSA, *La corriente de las Traducciones científicas de origen oriental hasta fines del siglo XIII*, *Cahiers d'histoire mondiale*, II, 1954, p. 395-428.

⁽²⁾ W. WRIGHT, *Catalogue*, t. III, p. x-xviii.

⁽³⁾ Par exemple le traité de Nicolas de Damas, publié par H. J. DROS SAART LULOFS, *Nicolaus Damascenus on the Philosophy of Aristotle*, *Fragments of the First Five Books Translated*

from the Syriac

Leyde 1965 (d'après le ms. Gg. 2, 14 de la bibliothèque de l'Université de Cambridge). Le phénomène inverse s'est produit pour des traités arabes disparus et conservés seulement en syriaque, cf. J. B. CHABOT, *Version syriaque de traités médicaux dont l'original arabe n'a pas été retrouvé* (Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque Nationale, XLIII, 1965, p. 77-143).

des bibliothèques⁽¹⁾, résultat sans doute d'une éducation trop exclusivement grecque et latine qui ignore encore l'existence de civilisations orientales dont notre monde, Wright vient de nous le rappeler, est tributaire dans une large mesure.

* * *

Par bonheur nous pouvons écrire presque dans tous ses détails l'histoire de ce riche dépôt. Des notices historiques ajoutées sur les pages de garde, de brèves mentions d'achat, de donation, de restauration, des « ex-libris » inscrits par les bibliothécaires en charge nous y aident. Evelyn White⁽²⁾ en utilisant tous ces renseignements disséminés dans les manuscrits a réussi à donner à tous ceux qui nous restent leur place chronologique et leur ordre d'entrée au couvent. L'excursus qu'il consacre à cette « histoire de la bibliothèque de Deir Suriâni » compte parmi les parties les plus captivantes de son livre.

Il ne convient pas de refaire après lui toute cette histoire, ni même de la résumer, quelle que puisse être l'attriance offerte par la personnalité de certains bienfaiteurs, comme celle, très attachante, de Moyse de Nisibe. C'est à sa passion pour les livres et à son coup d'œil d'antiquaire que la bibliothèque de Deir Suriâni doit la place hors de pair que nous avons dite. Ses pérégrinations à travers toute la Syrie-Mésopotamie monastique, pendant cinq années consécutives (927-932) lui permirent de faire entrer au couvent égyptien plus d'une cinquantaine de manuscrits (nous parlons de ceux conservés), et parmi eux quelques-uns des plus anciens, qu'il sauva de la destruction au moment où les grands monastères de la Syrie se dépeuplaient⁽³⁾. Bien des manuscrits achetés alors par l'abbé Moyse étaient lacunaires. Il n'hésita cependant pas à les joindre au lot qu'il déposa dans son propre couvent. Cette donation, qui ne se renouvellera pas, du moins dans les mêmes proportions, donne un relief tout particulier à la période des fondations dans une histoire que White sépare

⁽¹⁾ Pas un mot d'elle dans l'article très documenté de H. LECLERCQ, s. v. *Bibliothèques* du DACL. Rien non plus dans la *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*, Wiesbaden, 1953 sv. Même silence dans l'article *Bibliothek* de C. WENDEL, *Reallexikon für Antike und Christentum*, I, col. 231-274, qui pourtant consacre une bonne section aux bibliothèques d'Egypte, mais seulement sous leur forme copte.

⁽²⁾ EVELYN WHITE, *loc. cit.*, t. II, p. 439-457, avec deux pages sur les manuscrits coptes et arabes de la bibliothèque (p. 457-458).

⁽³⁾ Sur ces grands couvents, voir les remarques de G. TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, Paris, 1955, t. I, p. 145-291.

en neuf époques — depuis les origines (830-850) jusqu'à la dispersion totale des livres au cours du xix^e siècle, chacune étant marquée par des accroissements ou des pertes, des restaurations ou des abandons. De ces époques, une seule nous intéresse ici, la septième (1480-1518), qui correspond à la courte renaissance du couvent que nous avons signalée plus haut⁽¹⁾.

Ce résultat, que nous avons alors attribué à l'arrivée de moines libanais, mit fin, pour la bibliothèque, à deux siècles d'abandon, qu'on peut considérer comme les plus sombres (1292-1480). A peine peut-on relever, au cours du xiv^e siècle l'entrée à la bibliothèque d'un seul livre daté, l'*Ethique de Bar Hebraeus* (Paris, B. N. *Syr. 246*), et en 1404, la *Lampe du Sanctuaire*, du même auteur (Paris, B. N. *210*), copié au monastère, mais, semble-t-il, jamais terminé. Rien d'étonnant à cette situation : la communauté était réduite, nous l'avons dit, à sa plus simple expression : un seul moine au couvent en 1413. Trois ans plus tard, il est vrai, mention est faite de deux manuscrits réparés par un moine Ya'qūb (B. M. *Add. 12 143* et Milan, Ambrosienne, *Ms. B 21*). C'est signe que quelque amélioration se fait déjà sentir.

Aux alentours de 1480 tout change, grâce à l'intérêt que manifeste à Deir Suriāni le patriarche jacobite d'Antioche, Ignace III (Jean Bar Sila) qui rendit visite aux monastères du Wadi 'n Natrun et s'y établit pendant six mois, à une date indéterminée entre 1484 et 1493. A partir de ce moment les livres se multiplient.

« En 1481, écrit White (p. 451) une copie de l'*Evangile de saint Jean* (Vatic. XVIII) fut faite pour l'abbé Cyriacus ; d'autres furent écrites en 1482, 1483 et 1484 (Vatic. XXV et XXVI ; Londres, *Add. 14 739*).

Un des deux volumes écrits en 1484 fut copié en partie par un prêtre, Moyse, qui, apparemment, était le chef des scribes à cette époque. D'autres œuvres de sa main sont datées de 1489, 1490, 1493 et 1499 (Londres, *Add. 14 702*, Paris, B. N. *178, 239* ; Londres, *Add. 17 269*). Dans l'un de ces mss. il est désigné comme « le prêtre libanais ». Son dernier travail connu est de 1501, quand il rédigea les six derniers cahiers (c'est-à-dire les six premiers selon l'ordre des livres orientaux) des Œuvres d'Isaac de Nisibe (Vatic. *Cod. Nitr. XX*). Une note portant la date de 1496, dans un volume de *Discours pour toute l'année* rappelle que Moyse du Mont Liban a lu le livre et traduit quelques-uns des sermons en arabe (Londres, *Add. 12 165*) ; d'où nous pouvons conclure que Moyse n'était pas seulement un scribe.

⁽¹⁾ EVELYN WHITE, *loc. cit.*, p. 450-452 ; cf. *supra*, p. 4.

Le moine Abraham qui, en 1484, collabora avec Moyse (Vatic. XXVI) n'était pas, lui non plus, inactif. En 1492 il copia un livre dont seul un fragment est conservé (Londres, *Add. 14 736*) ; en 1493 il répara et relia à nouveau une partie des livres en mauvais état (Londres, *Add. 14 737*), assisté dans son travail par un moine nommé Gabriel. On peut raisonnablement penser qu'il exécuta une restauration nouvelle dont la bibliothèque doit avoir eu grandement besoin.

Après une pause apparente de quelque 10 ans, un nouvel effort fut fait par un scribe nommé Jean, lequel copia en 1512 quelques *Homélies* attribuées à saint Jean Chrysostome (Paris, B. N. 192) ; la même année il ajouta une note à un volume d'*Homélies* de Cyrille et termina deux autres livres en 1516 (Paris, B. N. 74 ; Vatic. *Cod. Nitr. XX*) et un troisième en 1518 (Londres, *Add. 17 239*).

Ce fut en 1516 que l'abbé Severus, ou Cyriaque, alors probablement près de la mort fit passer sa collection privée de livres au couvent. Ceci est rapporté dans une longue note « écrite à la demande de Sévère par Grégoire, métropolite de Jérusalem, qui affirme avoir mis cette inscription dans ce Nouveau Testament et aussi dans beaucoup d'autres livres que lui (Sévère) a décidé d'attribuer au monastère. Il en a fait un don sûr et inaliénable pour le bon souvenir de son âme » (Cambridge, *Univ. Libr. Dd. 3, 8, 1*).

L'abbé Sévère, conclut White, fut donc clairement l'esprit directeur de ce renouveau ; de même que celui-ci commença avec lui, il finit avec sa mort (probablement en 1517). Mais si active que fût cette brève période, ses productions furent presque entièrement liturgiques ; les œuvres de science (nous entendons par là les œuvres anciennes de théologie chrétienne et orientale) sont extrêmement rares. Nous pouvons en conclure que pour les moines de cette époque la seule partie importante de la bibliothèque consistait dans les livres utilisés pour l'office ».

* * *

Nous n'avons pas hésité à citer *ad verbum* cette page de White parce qu'elle met bien en relief le renouveau apporté par l'arrivée de moines étrangers, qui ne furent pas seulement des Libanais, comme il le croit. Le document que nous apportons en donnera aussitôt la preuve (pl. I). Il a échappé à l'historien du couvent de Deir Suriâni, mais on ne peut lui en faire grief, car le manuscrit londonien qui le contient, *Br. Mus. Or. 8729*, n'est entré au cabinet des manuscrits orientaux de cette

bibliothèque qu'en 1917, c'est-à-dire à un moment où White avait sans doute déjà rassemblé sa documentation pour son livre qui, on le sait, ne parut que longtemps après sa mort par les soins de ses collaborateurs⁽¹⁾.

A deux reprises déjà nous avons eu l'occasion de faire appel à ce manuscrit⁽²⁾ qui faisait partie de la collection de Lord de la Zouche, autrement dit de Curzon lui-même qui lui a consacré la notice n° 12 de son catalogue⁽³⁾. W. Wright, qui eut entre les mains plusieurs exemplaires de cette collection, quand il rédigeait son propre catalogue du B. M.⁽⁴⁾, ne paraît pas avoir connu celui-ci, auquel il n'aurait pas manqué d'accorder l'attention qu'il mérite.

C'est un magnifique évangéliaire de la catégorie que nous avons appelé «de luxe», pour souligner la beauté de l'écriture et de l'ornementation qui caractérise ses représentants⁽⁵⁾. Le nôtre est spécialement remarquable, car il est l'œuvre, comme nous l'apprend le colophon, d'un scribe dont White a justement noté les qualités artistiques et humaines⁽⁶⁾. A l'origine il était certainement plus riche, car dans son état actuel le manuscrit commence avec le deuxième quaternion dont le numéro d'ordre est inscrit dans la marge inférieure du folio 1r. Le premier cahier possédait, si l'on s'en rapporte à d'autres évangéliaires de la même classe, une suite de pages ornée soit des Canons d'Eusèbe, soit des scènes de la vie du Christ.

C'est sur le recto resté blanc de ce premier feuillet que se lit le document publié ici. Il a pour auteur ce même métropolite de Jérusalem, Grégoire, dont le nom nous est bien connu, parce qu'il l'a inscrit sur de nombreux manuscrits parvenus jusqu'à nous⁽⁷⁾.

En voici la traduction. Les chiffres ajoutés en tête de chaque livre mentionné ne sont pas dans le texte. Ils serviront au commentaire.

⁽¹⁾ Le travail de rédaction fut en effet commencé en 1916. White surveilla seulement la rédaction du t. I. Les deux autres sont l'œuvre de W. Hauser, cf. la préface du t. II.

⁽²⁾ J. LEROY, *Deux scribes syriaques nommés Bakos, L'Orient Syrien*, VII, 1962, p. 103 sv.; *Les manuscrits syriaques à peintures*, p. 106, 318.

⁽³⁾ Lord CURZON, *Catalogue of Materials for Writing, Early Writings on Tablets and Stones, Rolled and Other Manuscripts Books in the Library*

of the Hon. R. Curzon, at Parkham in the County of Sussex, Londres 1849.

⁽⁴⁾ W. WRIGHT, *Catalogue*, t. III, p. x-xi.

⁽⁵⁾ J. LEROY, *Manuscrits syriaques*, p. 111.

⁽⁶⁾ EVELYN WHITE, *loc. cit.*, t. II, p. 442.

⁽⁷⁾ Par exemple, B. M. Add. 17 124 (A.D. 1516) et Add. 14 736 (1516) Paris, B. N. syr. 34 et 108, cf. F. NAU, *Corrections et additions au catalogue des manuscrits syriaques de Paris, Journ. Asiat.* 1915, p. 509 et 533. Il en existe d'autres au Vatican. Voir page précédente.

« Au nom de l’Etre éternel, nécessaire, caché aux esprits, incommensurable — à Lui tout entier nos proclamations ! — Grégoire, vil métropolite, par la grâce de Dieu, de la ville des saints de Jérusalem.

Etant venu, selon l’incompréhensible jugement de Dieu adorable dans sa gloire, tout indigne que nous sommes, dans le saint monastère de la Mère de Dieu, Marie, des Syriens, connu sous le nom de monastère des Aksenayiâ, l’an 1827 des Grecs, le saint vendredi du carême saint et principal de Notre-Seigneur, après avoir grandement joui spirituellement de la visite pleine de grâces de tous les saints couvents du saint désert de Scété, et nous être édifié, de corps et d’esprit, de la divine conversation avec les saints Pères, frères, moines qui habitent ces couvents, notre Père, le louable métropolite Mar Sevérios, abbé du monastère de la Mère de Dieu des Syriens susmentionné, père spirituel de tous les chrétiens orthodoxes égyptiens et syriens qui sont dans toute la terre de Misr, ou plutôt dans toute la terre d’Egypte, confia à notre humilité, avec un amour vrai et des sentiments purs, le soin d’écrire de notre main ce mémorial dans cet adorable évangile et d’y recueillir les noms des saints livres qui ont été rénovés et rassemblés dans ce saint monastère à l’époque de son bienheureux (père), afin que cette recension serve à la bonne et très vénérée mémoire du même bienheureux, ainsi qu’à celle (des membres) de sa communauté, dont nous avons écrit les noms, les uns d’une façon figurée par nom et prénom, les autres d’une manière symbolique, d’autres d’une manière démonstrative autant que notre connaissance le permet, selon notre science relative à ces personnes associées, (et) selon que nous avons été conduit par le vénérable très éclairé susmentionné. Ayant dans cette entreprise invoqué avec gémissement et zèle l’aide de Dieu — adorable est sa gloire ! — que le Seigneur, dans sa grâce, nous accorde ses miséricordes. Amen, Amen. Fiat, fiat, Amen.

Voici leurs noms séparés et personnels :

1. Livre des quatre Evangiles inspirant la crainte⁽¹⁾ qu’écrit Qoriaqos, l’an 1487 des Grecs (= 1175 A. D.).
2. Ensuite un Nouveau (Testament), aussi en parchemin⁽²⁾ qu’écrit Isaac au monastère de Natpha dans la ville de Mardin⁽³⁾, l’an 1545 des Grecs (= 1233).
3. Un livre des Actes et de Paul, inspirant aussi la crainte et en parchemin qu’écrit Bakos de Mossoul, l’an 1564 des Grecs (= 1252) dans le monastère d’Abba Yühannan⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Ainsi croyons-nous pouvoir traduire le terme *Qnit’* ou *Quijt’* appliqué à l’Evangile. Il signifie en fait *redoutable*.

⁽²⁾ *Raq*. Il s’agit d’une sorte de parchemin particulièrement fin. C’est probablement la raison qui le fait signaler, comme au n° 3.

⁽³⁾ Natpha ou Naçapa, dans le nord de la Mésopotamie, ASSEMANI, *Bibliotheca Orientalis*,

II, p. 382; E. HONIGMANN, *Le couvent de Barsaumâ et le patriarcat jacobite d’Antioche et de Syrie*, Louvain, 1954, p. 168.

⁽⁴⁾ Vu la date du manuscrit, il doit s’agir du couvent de saint Jean Kamé au Wadi ’n Natrun, fondé après le sac des monastères de la région en 817 (EVELYN WHITE, II, 308). Son histoire est liée à celle de Deir Suriâni. Son épitaphe

4. Prologue de Jean et lectures salutaires de l'Evangile qu'écrivit Ya'qūb bar 'Abd Allah l'oriental l'an 1782 des Grecs (= 1470).

5. Sept tomes d'anaphores des saints Pères, dont le Ya'qūb susdit écrivit quelques-uns et dans l'un desquels il y a vingt-huit anaphores (il fut terminé l'an 1793 des Grecs = 1481), et dans un autre (il y a) dix-huit anaphores, qui fut écrit l'an 1794 des Grecs (= 1482).

6. Et deux volumes d'anaphores écrits par le bienheureux Rabban Thomas l'oriental de Hasan Kefa⁽¹⁾, dans lequel il y a vingt-sept anaphores, et il fut écrit l'an 1786 des Grecs (= 1474).

7. Et dans l'autre il y a neuf anaphores et il l'écrivit pour le prêtre 'Abd Allah de la ville de Hamat⁽²⁾.

8. Une anaphore⁽³⁾ qu'écrivit le patriarche Noah le Libanais⁽⁴⁾, l'an 1791 des Grecs (= 1479) : il possède sept anaphores.

9. Un livre d'anaphores qu'écrivit le prêtre libanais Môsé, l'an 1781 des Grecs (= 1469) ; il possède huit anaphores.

10. Un volume d'anaphores restauré qu'écrivit le scribe Bâkôs de Mossoul.

11. Un volume des prières propitiattoires de l'été⁽⁵⁾ qu'écrivit Ya'qūb l'oriental susmentionné, l'an 1795 des Grecs (= 1483).

12. Un volume, collection de Sedrè, de Qolê et de Madrasâ variés⁽⁶⁾.

13. Huit volumes de Beith Gazâ de Qolê⁽⁷⁾, l'un qu'écrivit Rabban Abraham de Sevîrina⁽⁸⁾, l'an 1803 des Grecs (= 1491) au monastère de la Mère de Dieu susdit.

sur pierre est maintenant dans l'église de El 'Adra. Bâkôs était en effet en Egypte à cette époque. Cf. article cité *supra*, p. 14. n. 2.

⁽¹⁾ Hasan Kefa ou ܚ.ܕ(ܐ) Kefa, aujourd'hui Hasan Keyf, sur le Tigre.

⁽²⁾ Il peut s'agir ici soit de Hama sur l'Oronte (syr. Hamat) ou de Hamat dans le Koura au sud de Tripoli (DUSSAUD, *Topographie de la Syrie antique et médiévale*, Paris, 1927, p. 78). La qualité de ville qui lui est appliquée fait penser qu'il s'agit plutôt de la première.

⁽³⁾ Le texte emploie les deux termes, tirés du grec, *anaphora* et *anaphoros*. Il semble que le premier désigne le livre contenant les différentes formules désignées par le second terme.

⁽⁴⁾ Le patriarche Noah (+ 1509) est un personnage important de l'histoire jacobite. Né à Baqousa (cf. n° 18) en 1451, il était d'origine maronite, mais se convertit au jacobitisme. Il fut élevé par le Kas (prêtre) Tûma

de Homş au couvent de Mar Môsé Habachi dans les environs de Nebk. Ermite, il fut consacré évêque de Homş, sous le nom de Qorillo (Cyrille). Il devint Maphrian en 1489, puis patriarche en 1493. Il décéda en 1509. (Cf. Aphram BARSAUME, *Histoire des sciences et de la littérature syriaque* (en arabe), Homs, 1943, p. 455-456). C'est probablement à sa mort que le livre passa à Deir Suriâni.

⁽⁵⁾ *Phenkit d Hussoyê*.

⁽⁶⁾ Termes désignant différents chants de l'Eglise syriaque.

⁽⁷⁾ Le Beith Gazâ = maison du trésor, désigne d'abord le sanctuaire ; il est aussi employé pour désigner un recueil de chants religieux.

⁽⁸⁾ Séverina ou Sebiriana, est l'actuel Ba Sabrina dans le Tûr 'Abdin ; célèbre couvent jacobite, ASSEMANI, *loc. cit.*, III, p. 119, 919. Il apparaît souvent sous la forme Beith Sebiriani.

14. Un autre Beith Gazô dans lequel il y a des Sedrê, qu'écrivit l'ermite Môsê Qurosyo de Qalleth⁽¹⁾, l'an 1784 des Grecs (= 1472).

15. Deux autres Beith Gazô qu'écrivit Ya'qûb l'oriental mentionné plus haut, l'un en l'an 1792 des Grecs (= 1480), l'autre en l'année 1794 (= 1482).

16. Un autre Beith Gazô qu'écrivit l'archevêque Joseph le Libanais, fils de Rachel, l'an 1816 des Grecs (= 1504) dans ce même monastère.

17. Un autre Beith Gazô qu'écrivit Šim'ûn de Mardin-Mansourie⁽²⁾ l'an 1755 des Grecs (= 1443) en Egypte.

18. Un autre Beith Gazô qu'écrivit Noah le Libanais de Beith Qufâ⁽³⁾, non daté.

19. Un autre Beith Gazô qu'écrivit Pawlos de Ḥardin⁽⁴⁾, l'an 1791 des Grecs (= 1479) dans ce même monastère.

20. Un autre livre des Chirotonies⁽⁵⁾ et le Candélabre⁽⁶⁾ qui fut écrit l'an 1737 des Grecs (= 1425) dans ce même monastère.

21. Livre de Mar Isaac de Ninive en karšuni qu'écrivit le bienheureux Thomas de Ḥasan Kefa dans ce même monastère.

22. Livres des psaumes du prophète David (au total 9) : un qu'écrivit Bar Ša'ban libanais de Ḥardin, l'an 1779 des Grecs (= 1467).

23. Un autre qu'écrivit Ḥabib de Ḥasan Kefa de 'TPY'⁽⁷⁾, l'an 1785 des Grecs (= 1473).

24. Un autre qu'écrivit l'anachorète Thomas de Ḥasan Kefa l'an 1745 des Grecs (= 1433) à Mar Julian de Qûriathim⁽⁸⁾.

25. Un autre qu'écrivit le prêtre Isâ', fils du prêtre Isaïe de Severina l'an 1784 des Grecs (= 1472) à Beith Severina son village.

⁽¹⁾ Qalleth, village des environs de Mardin, à une trentaine de km. de la ville. L'adjectif *Qurosyo* attribué à Môsê, qualifié aussi de « cellite », lui vient de la petite montagne appelée Quros, entre Mardin et Diarbékir, comme a bien voulu m'en assurer un habitant de la région actuellement professeur à Beyrouth.

⁽²⁾ Mardin-Mansourie, à 6 km. au nord de l'actuelle Mardin.

⁽³⁾ Beth Qufâ désigne peut-être le Bqufâ ou Baqufâ cité à la note 4, p. 16. DUSSAUD, *Topographie*, le cite deux fois, p. 295 et 309. Dans les deux cas il situe l'endroit en Damascène, avec la mention « à déterminer » et « à retrouver ». Si Beith Qufâ et Bqufâ sont identiques, il faudrait au contraire le situer dans le Mont Liban. En tout cas le Noah cité ici

est différent du patriarche de même nom.

⁽⁴⁾ Ḥardin, au sud-ouest d'Ehden dans le Liban, DUSSAUD, *loc. cit.*, p. 85.

⁽⁵⁾ Le livre des ordinations.

⁽⁶⁾ Le Candélabre ou Qandilâ, est le livre des cérémonies de l'extrême-onction.

⁽⁷⁾ 'TPY' tiré de l'adjectif 'tpoyâ serait un monastère de Mésopotamie, d'après la source citée à la note 1, p. 17.

⁽⁸⁾ Il existe au sud-est de Ḥomş un monastère saint Julien de Qariathaïn, cité par H. POGNON, *Inscriptions sémitiques de la Syrie ..* Paris, 1908, p. 203. Mais le nom n'apparaît pas d'ordinaire sous la forme *Quriathim* qu'il revêt ici. Comme les monastères de saint Julien sont rares, on peut néanmoins penser qu'il s'agit bien de Qariathaïn.

26. Un autre qu'écrivit Rabban Thomas l'Oriental de Rumnah⁽¹⁾ l'an 1808 des Grecs (= 1496) dans ce même monastère.

27. Un autre écrit en dehors de ce monastère par Yūḥannan de Urdinos⁽²⁾ l'an 1767 des Grecs (= 1455), dans le monastère de Mar Ya'qūb de Ṣalāḥ⁽³⁾.

28. Un autre écrit par le moine Sliba l'an 1781 des Grecs (= 1469) dans le monastère de Naṭpha à Mardin.

29. Un autre écrit par Abraham de Severina l'an 1804 des Grecs (= 1492) dans ce même monastère.

30. Petits livres des psaumes et choix de cantiques avec prières (Sbitō) ; six en tout.

31. Deux qu'a écrits Mōsē le Libanais dans le désert de Scété.

32. Un autre qu'écrivit Abraham de Severina dans lequel il y a la Vigne cultivée⁽⁴⁾.

33. Un autre écrit par l'évêque Stephanos le Libanais de Ḥardin.

34. Un autre écrit par Ya'qūb l'Oriental susdit.

35. Un autre écrit par Yūḥannan de Ḥasan Kepha de 'PN⁽⁵⁾ l'an 1800 des Grecs (= 1488) dans ce même monastère.

36. Un petit volume de l'Ordo de la Résurrection et de l'Office du commun de chaque saint qu'écrivit Ya'qūb l'Oriental susdit dans ce même monastère.

37. Livre des Chirotonies des prêtres, des diacres et des chorévêques qu'écrivit Abraham de Severina l'an 1713 dans ce même monastère.

38. Chirotonie, c'est-à-dire vêteure des moines et prière sur le Schéma de peau⁽⁶⁾ et le « Candélabre » écrit par Ya'qūb l'Oriental susdit l'an 1713 des Grecs (= 1401) dans ce même monastère.

⁽¹⁾ Rumnah, tiré de l'adjectif Rumiñōh. Peut-être vaut-il mieux lire Rumini, signalé par FIEY, *Assyrie chrétienne*, p. 48, 207-208, dans l'Adiabène. Le qualificatif d'oriental qui lui est accolé serait mieux justifié.

⁽²⁾ WRDINOS ; selon la source indiquée note 1, p. 17, ce serait l'actuel Arnas, près de Midyat dans le Tūr 'Abdīn, non loin du monastère de Mar Ya'qūb de Ṣalāḥ. Voir aussi POGNON, *loc. cit.*, p. 42, n. 3.

⁽³⁾ Ṣalāḥ, important monastère du Tūr 'Abdīn. POGNON, *loc. cit.*, p. 62 sv.

⁽⁴⁾ La « Vigne cultivée » désigne à la fois un poème de Dioscore de Gozarte qu'on lit en deux ms. du B. M. (WRIGHT, p. 898 b et 899, cf. PAYNE-SMITH, *Dictionnaire, sub verbo : Karma pelīḥa*), et une sorte

de calendrier des fêtes un peu développé.

⁽⁵⁾ Phéna, dans le Tūr 'Abdīn (source de la note 1, p. 17).

⁽⁶⁾ Le livre des *Chirotonies* contient généralement les prières d'ordination des membres de la hiérarchie. Le terme s'emploie donc également pour les cérémonies de la vêteure des moines. Sur le *σχῆμα* de peau, qui est un des éléments essentiels du vêtement du moine, voir A. RÜCKER, *Der Ritus der Bekleidung mit dem ledernen Mönchsschema bei den Syrern, Or. Christ. N.S. IV* (1915) p. 219-237, où l'on trouvera (fig. 1, p. 236) une reproduction du schéma syrien actuellement en usage. Il diffère totalement du schéma grec (*Ἄριλαξος*).

39. Prologue de Jean écrit par Abraham de Severina ; et il y a dedans (le livre) de la « Vigne cultivée ».

40. Autre livre du Prologue de Jean qu'écrivit Thomas le reclus, oriental.

41. Livre (collection) en karšuni écrit par Môšē le Libanais en ce même monastère.

Tous ces livres ont été ajoutés au trésor du saint monastère de la Mère de Dieu Marie des Syriens dans le désert de Scété mentionné plus haut par l'intermédiaire, l'activité et la diligence de notre bienheureux père Mar Severios, qui est Qoriaqos, supérieur du monastère susdit, pauvre en esprit, mais rempli de l'Esprit saint. Et il a donné ces livres au monastère mentionné. Expressément et sans hésitation, et par conséquent dans une entière crainte de Dieu, nous décrétons de par Dieu qu'il n'est au pouvoir de personne, quel qu'il soit, prêtre, diaire, moine, laïc, ou même s'il est archiprêtre, de faire sortir un des livres mentionnés ici de ce monastère pour quelque raison que ce soit sans la permission ou l'ordre du supérieur du moment, et (sans la permission) de toute la communauté. Et quiconque se dresse contre ce que nous disons, qu'il soit excommunié et maudit et retranché et rejeté du Saint Esprit Dieu tout puissant, quel que soit celui-là. Et il n'aura ni rémission ni pardon, ni absolution, jusqu'à ce qu'il ait rapporté le livre, quel qu'il soit, à l'endroit d'où il aura été enlevé. Qui aura détruit ce mémorial (écrit) de mes mains de quelque manière que ce soit, qu'il soit soumis doublement aux malédictions dites plus haut avec une mesure pressée, prépondérante et débordante dans son sein. Amen. Qu'il en soit ainsi. Amen, amen, amen.

J'ai écrit de ma main tremblante ce mémorial, moi-même, et je l'ai confirmé du sceau divin, moi, Grégoire, vil métropolite de Jérusalem, afin que celui qui le garde soit gardé et que celui qui le viole soit frappé par la Sainte Trinité. Amen. +

Quant à Mar Severios susmentionné, il a rénové dans le monastère cinq églises avec leurs autels depuis leurs fondements et il a construit le portique, c'est-à-dire l'édifice en arc de la grande église de la Mère de Dieu de nouveau avec des pierres saines et il les a jointes à l'intérieur et à l'extérieur avec du mortier (gypse). Et il a rénové le mur de fortification du couvent avec des pierres saines et construit des cellules au milieu du monastère avec des pierres parfaites. Il a (aussi) construit une tour (purgos) pour la protection de toutes ces cellules. Et tout ce qu'il a construit ou restauré, il l'a nivéé, intérieurement et extérieurement avec du gypse.

Que le Seigneur, lors de la résurrection des justes, le rétribue doublement, lui et tous ses compagnons. Amen, amen, amen.

A cette longue proclamation, un moine a ajouté plus tard une petite note dans le bas à gauche. Elle n'a pas d'intérêt particulier. Le nom est illisible, mais la date apparaît clairement :

« J'ai regardé attentivement cet écrit inspiré par l'esprit saint des Pères mentionnés, moi, misérable anachorète, serviteur des serviteurs du Christ, fils de la bonté divine, chorévêque

de nom mais pas en œuvres (dans la ville?) de Jérusalem. Que je sois sanctifié par ses églises. L'an 2103 des Grecs (A.D. 1791). Que celui qui lit (ces lignes) invoque pour moi et pour mon père la bonté de Dieu et à Lui la gloire!»

Comme ce livre n'a jamais été, que l'on sache, à Jérusalem, il faut entendre qu'un moine de Jérusalem, en visite en Egypte, a vu ce livre. Il se trouvait donc encore à Deir Suriāni au début du xv^e siècle ; ce qui est conforme à ce qu'on connaît de l'histoire de l'évangéliaire sur lequel se lisent ces inscriptions.

* * *

Ce long document, un peu trop verbeux à notre goût, est intéressant à plus d'un titre. Non seulement il apporte une confirmation de poids à ce que White avait déjà si bien dégagé de l'étude des livres conservés, mais il nous informe également sur certains travaux qui ne peuvent laisser sans intérêt l'archéologue et l'historien du monastère.

L'activité littéraire apparaît ici bien plus ample qu'on était en droit de le soupçonner jusqu'à maintenant, puisqu'à la petite vingtaine de manuscrits écrits dans le couvent, selon White, on peut en ajouter quatorze nommément copiés à Deir Suriāni même (n° 13, 16, 19, 20, 21, 26, 29, 35, 36, 37, 38, 41) ou dans les environs immédiats. C'est le cas du n° 17 « écrit en Egypte » et du n° 31, écrits « dans le désert de Scété », peut-être à Anba Bishoï.

Sauf en un cas (n° 21), cette activité de copistes est tout entière consacrée à la copie de livres liturgiques. Rien n'est plus conforme à la remarque déjà faite par White. On peut en conclure que, dès cette époque, les vieux manuscrits entourés d'amour par Moyse de Nisibe ne comptaient plus aux yeux des moines de la fin du xv^e siècle. La liturgie seule les intéressait, ce qui ne fait pas beaucoup d'honneur à leur culture et à leur curiosité intellectuelle. Ces gens, en dehors de l'office, ne lisraient guère, et sans doute pas le syriaque littéraire. Ainsi s'explique que le seul livre non liturgique, les œuvres d'Isaac de Ninive (n° 21) soit écrit en Karšuni, c'est-à-dire en arabe écrit en caractères syriaques. C'était sans doute un livre de même sorte que celui, non précisé, qui clôt la liste (n° 41). On sait en tout cas que c'est dans une version arabe que l'abbé Cyriaque donna un exemplaire des *Homélies* de Jacques de Sarūg (Vatic. *Cod. arab. n° LXXIII*) (cité par WHITE, *loc. cit.*, p. 450, n. 7). On peut donc, sans crainte de se tromper, appliquer aux moines de ce temps une

ignorance du syriaque, et peut-être faut-il attribuer à l'un d'eux la remarque désap-
pointée inscrite sur un volume plus ancien et relevée par l'historien de la bibliothèque :
« Nous, livres, nous sommes nombreux, mais personne ne nous lit. Quelle pitié
que nous restions inutilisés » (White, p. 450).

Ce nombre relativement élevé de livres liturgiques, dont la place est d'ailleurs plus
à la sacristie qu'à la bibliothèque, invite à penser que les prêtres ne devaient pas
manquer au monastère, surtout quand on considère les livres d'anaphores destinés
à la célébration de la messe. Pourtant cette qualité n'est accordée qu'à un seul scribe
(n° 25). A moins de supposer que le *scriptorium* agissait comme une sorte d'officine
pour la copie et la diffusion des livres liturgiques, — ce qui paraît raisonnable à une
époque où l'imprimerie n'existe pas —, on est obligé de conclure que cette accu-
mulation de livres d'office traduit chez l'abbé Cyriaque un goût de collectionneur
qui rappelle assez bien celui de son grand ancêtre, l'abbé Moyse.

On comprendrait alors qu'il ait tenu à s'entourer d'hommes dont la profession
répondait à ses goûts. Nous connaissons déjà quelques noms de scribes par l'étude
des colophons ou des notices ajoutées aux livres conservés. Deux ou trois réapparaissent
dans notre liste. C'est le cas de Moyse, auteur des manuscrits 9, 31 et 41, ainsi
que de son collaborateur Abraham (n° 13, 29, 37) dont nous apprenons à connaître
l'origine, Beth Severina. Le Yūhannan du n° 35, est peut-être celui qui écrit en
1512 les *Homélies* de Chrysostome (voir plus haut, p. 13). Mais à côté de ces noms,
en voici d'autres qui se montrent pour la première fois : Joseph le Libanais (n° 16),
Pawlos de Hardin (n° 19), Thomas de Ḥasan Kefa (n° 21), qu'il faut sans doute
distinguer du copiste du n° 26 ; Ya'qūb l'oriental (36, 38). Ajoutons-y le nom de
Šim'un de Mardin-Mansourie qui écrit dans le voisinage du Deir Suriāni.

A côté des livres écrits au monastère de la Mère de Dieu, il en est d'autres, et ce sont
les plus nombreux, qui ont été apportés du dehors et qui nous révèlent d'autres
noms de scribes. Sans parler de certains manuscrits plus anciens (n° 1, 2, 3, 10),
citons les volumes 4, 5, 6, 8, 9, 11, 14, 15, 18, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 33, 34,
39, 40. Parmi ceux-ci il en est quelques-uns, ayant pour auteurs des moines déjà
cités comme scribes du couvent, qui ont dû être apportés par eux quand ils sont
entrés au monastère égyptien. Mais d'autres sont arrivés par des voies que nous ne
connaissons pas, sans doute par des dons.

De toute façon nous sommes désormais en possession de nouveaux noms de copistes :
Ya'qūb bar 'Abdallah (4, 5), Rabban Thomas (6), le patriarche Noah (8), Ya'qūb

l'oriental (11, 15), Môšē Qurosyo (14), Noah de Beith Qūfā (18), Bar Ša'ban (22), Ḥabib de Ḥasan Kefa (23), Thomas du même lieu (24), Iṣo' (25), Thomas de Rumnah (26), Yūḥannan de Arnas (27), Sliba (28), l'évêque Stefanos (33).

On ne peut pas dans ce nombre ne pas être frappé par la fréquence des noms de moines provenant des régions orientales, du nord de la Syrie-Mésopotamie. Sans qu'on puisse dire avec certitude que tous ces scribes ont vécu à Deir Suriāni, on est cependant forcé de reconnaître quelque influence orientale, qui remet en vigueur les liens tissés entre le monastère égyptien et les chrétientés mésopotamiennes par ses fondateurs Tagritains. Ce fait diminue singulièrement la prépondérance que nous avions accordée à l'élément libanais, à la suite de White. Naturellement celui-ci fut très important, ne serait-ce que par la présence de Cyriaque du Mont-Liban ; mais il fut contrebalancé par l'élément oriental.

Tous ces renseignements nouveaux tirés de la liste établie par l'évêque Grégoire de Jérusalem pourront servir à l'historien qui écrira un jour les destinées de cette bibliothèque, qui mérite autre chose qu'un excursus si ample et si détaillé qu'il soit. Mais ils serviront surtout à mieux définir la personnalité de cet abbé Sévère ou Cyriaque, qui n'apparaît pas seulement comme un amateur de livres, mais comme un véritable restaurateur de Deir Suriāni, dont il a refait en grande partie les bâtiments monastiques. La manière dont s'exprime Grégoire montre en lui un bâtisseur occupé à redonner au couvent son aspect sans doute détruit par les méfaits des temps. Sauf en un cas, où il est dit avoir construit une tour⁽¹⁾ — c'est sans doute le *Qasr* actuel — et des cellules, il apparaît surtout comme un rénovateur appliqué à refaire les murs et à les enduire de mortier. La plus grande attention fut naturellement donnée aux églises, notamment à l'église principale El 'Adra, dont les murs furent repris, ainsi que ceux du petit porche surmonté d'une coupole qui s'ouvre dans le mur nord. L'abbé ne semble pas avoir touché à l'intérieur, où se voient toujours les fresques et les stucs de l'époque de Moyse. Le même travail se porta sur quatre autres églises. Lesquelles ? Sûrement celle des Quarante-Neuf Martyrs⁽²⁾ qui touche El 'Adra, celle de

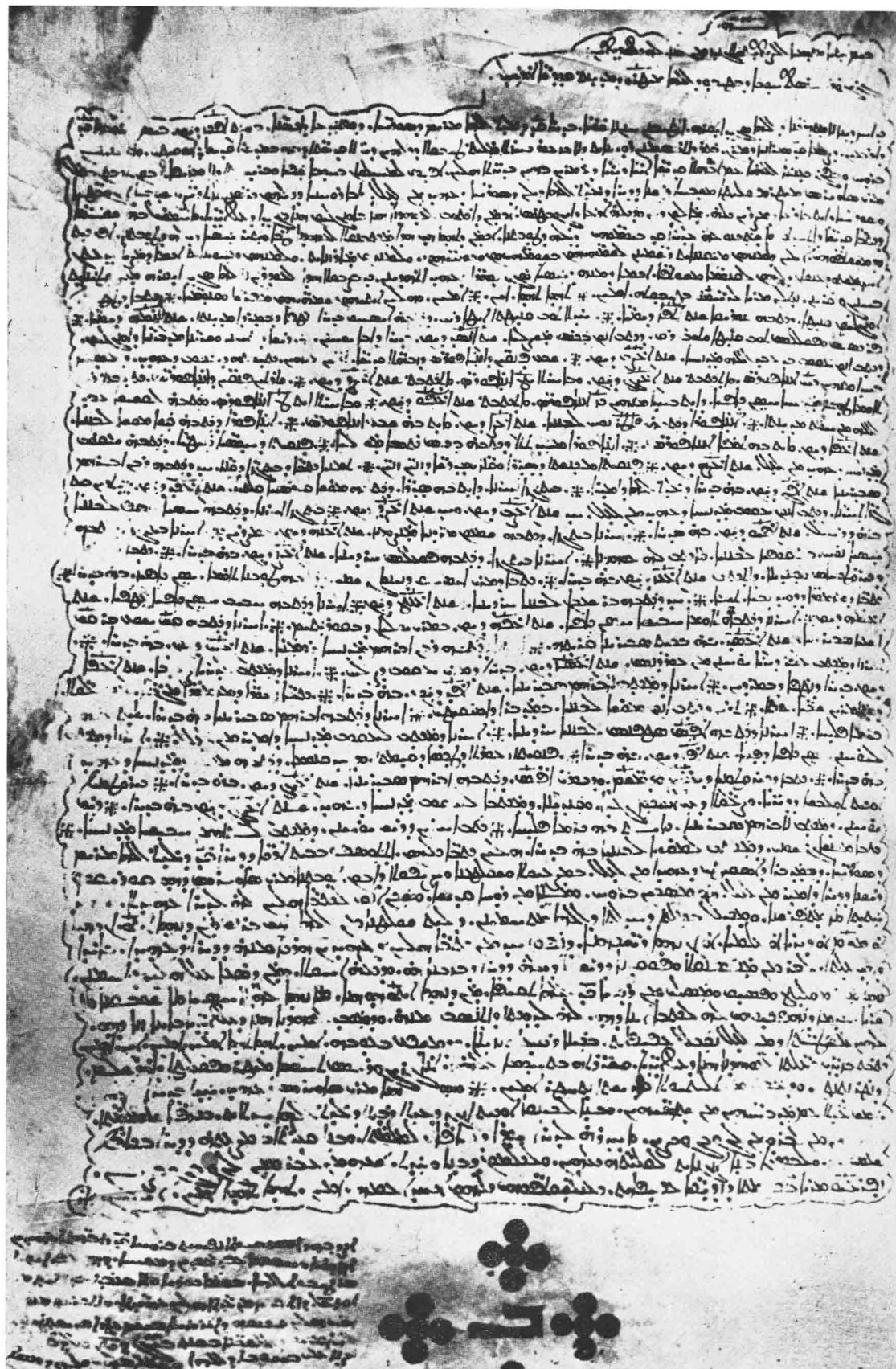
⁽¹⁾ Le terme employé, *Burgā* = Burdj, *Burgus*, *πύργος*, est le terme spécifique de ces tours monastiques qu'on trouve non seulement en Egypte, mais en Syrie et Palestine, cf. A. J. FESTUGIÈRE, *La Vie de Sabas et les tours de Syrie-Palestine*, RB. LXX, 1963, p. 82-93.

⁽²⁾ A ne pas confondre avec les Quarante Martyrs de Sébaste. Ces 49 martyrs sont les moines qui, ayant refusé de quitter le monastère lors de la troisième attaque du couvent, furent mis à mort par les Arabes du désert.

Sitt-Maryam ou de la caverne, située au nord-est, avec celle des saints Honnès et Marutha qui lui est jointe. Un doute demeure sur la cinquième, puisque le couvent ne compte plus que les quatre que nous venons de citer. Il faut, croyons-nous, faire appel à la chapelle de saint Jean, située au nord-est du couvent, où Curzon vit encore en 1837 la communauté des moines abyssins. On n'en voit plus trace maintenant. Ces problèmes appartiennent à l'archéologie. On souhaite qu'elle puisse un jour les résoudre pour redonner à la figure si importante de l'abbé Severios la place qu'il occupe dans l'histoire de Deir Suriāni. Elle n'est pas moins grande que celle de son illustre prédecesseur du x^e siècle, Moyse de Nisibe. Celui-ci a fondé véritablement la bibliothèque syriaque du couvent égyptien : Sévère l'a rénovée et enrichie en réunissant autour de lui une communauté qui redonna vie au couvent. Pas pour longtemps. Un manuscrit de 1516 (Paris, B. N. *Syr. 74*) indique dans une note qu'il y a alors quarante-quatre moines au monastère, dont dix-huit Libanais, tandis que le reste est constitué par des Egyptiens. L'élément syriaque se dilue lentement dans l'élément copte, jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement au cours des deux siècles suivants⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Je remercie le R. P. F. GRAFFIN, Directeur de la *Patrologia Orientalis* et le R. P. GEMAYEL, professeur au grand Séminaire Maronite de

Beyrouth, qui m'ont aidé dans la lecture de certains passages de la note de l'évêque Grégoire.



LONDRES. Br. Mus. Or. 8729, feuille de garde.